

Mohammed El Faïz (1952-2016)

(In Memoriam)



Mohammed El Faïz n'est plus. Il nous a quittés subitement, sans prévenir, laissant non seulement l'université orpheline de l'un des ses chercheurs chevronnés, mais aussi le paysage qu'il a étudié avec soin et dévouement. La revue *Hespéris-Tamuda* le connaît bien, il y a publié quelques-uns de ses articles érudits sur des questions liées à l'agriculture et à l'eau dans le monde arabe.¹

El Faïz est économiste de formation, il exerçait comme professeur à la Faculté des Sciences Juridiques Économiques et Sociales à Marrakech. Passionné d'histoire économique, il s'est intéressé au volet agricole sur lequel a porté sa thèse de doctorat traitant de l'agriculture de la Mésopotamie antique. Il a fait preuve, dès ses débuts, d'une érudition exemplaire qui l'a conduit à consulter les publications savantes traitant de l'époque, et les manuscrits dont seuls les spécialistes ont le secret et le savoir-faire. Sa thèse a été couronnée de succès et saluée puisque publiée dans les prestigieuses Éditions Brill (*L'agronomie de la Mésopotamie antique. Analyse du Livre de l'Agriculture Nabatéenne de Qûtâma* (Leiden, New-York, Köln: Brill, 1995)). L'ouvrage en question se révèle soigneusement documenté sur la tradition agronomique mésopotamienne. Il s'est attaché à mettre en lumière l'apport de cette agriculture d'un double point de vue: en tant que source d'histoire économique et aussi comme source sur le savoir agronomique mésopotamien. La question de la mise en valeur des terres agricoles est essentielle dans cette approche, tant sous ses aspects techniques, sociaux et économiques que sous l'angle idéologique. Le problème hydraulique s'impose dès lors comme central à travers la gestion de l'eau, la régularisation des débits, l'assèchement des marais. Il ne va plus quitter l'auteur et devient un volet majeur de ses recherches.

Si Mohammed El Faïz a commencé par s'intéresser au passé, auquel il est resté attaché jusqu'à sa mort (Mohammed El Faïz, *Agronomie et agronomes d'Al-Andalus, XI-XIVs* (Casablanca: Croisées des chemins, 2015)), il s'est

1. Mohammed El Faïz, "Agronomes et ascètes dans l'Irak du XI^e siècle: actualité d'un héritage," *Hespéris-Tamuda* XXII (1984): 5-18; "Le problème de la salinité des terres dans les traités d'agriculture (comparaison avec la littérature agronomique gréco-latine)," *Hespéris-Tamuda* XXIII (1985): 5-23; "L'Aljarafe de Séville: un jardin d'essais pour les agronomes de l'Espagne musulmane," *Hespéris-Tamuda* XXIX 1 (1991): 5-25; "Les fondouks caravansérails de Marrakech: de l'opulence marchande au refuge de la marginalité urbaine," *Hespéris-Tamuda* XXXVIII (2001): 165-82.

très vite tourné vers le présent. Professeur à Marrakech, il a pris conscience des problèmes liés à l'eau et au paysage, et il s'est alors attelé à les étudier en profondeur. Ville quasiment oasienne, construite par les Almoravides, auréolée d'une palmeraie qui est, aux dires même d'El Faïz, un miracle de la nature et de l'histoire. Ville où débouchent les khetaras, ces canalisations souterraines qui soulignent toute la valeur qu'avait l'eau dans la région et les soins dont elle faisait l'objet, elle ne pouvait pas ne pas susciter l'admiration d'un tel auteur qui y a consacré, depuis, nombre de ses travaux. C'est là qu'il est parti en quête de ce miracle de l'eau qui a fait de cette ville ce qu'elle était et ce qu'elle est devenue. La ville qui a entraîné dans son sillage, par amour et par étonnement, un autre spécialiste de l'eau, Paul Pascon dont le livre majeur (*Le Haouz de Marrakech* (Rabat-Tanger: Éditions marocaines et internationales, 1977, 2 vols)) tournait autour du thème en question. El Faïz s'est converti en une sorte de pisteur, tels ces sorciers/sourciers de l'eau qui la sentent jusqu'à en dénicher les lieux secrets, en découvrir les sources, en suivre les canaux. C'est ainsi que la fascination de la Palmeraie l'a emmené dans les oasis dont il a tenté, à la suite d'autres, de comprendre la magie. Il en est résulté son livre publié avec Jean Baptiste Leroux (*Le Maroc saharien: un patrimoine d'eau, de palmes et d'ingéniosité humaine* (Arles: Actes Sud, 2008)) où il explore le Sud marocain et ses oasis, lieux d'ingéniosité et de raffinement culturel nés du miracle de l'eau en question et de sa maîtrise. C'est donc d'un itinéraire qu'il est question. Mohammed El Faïz est de ces auteurs tenaces et passionnés, qui ne butinent pas au gré des saisons, qui ne traitent pas des sujets selon l'air du temps et la rumeur des marchés. Non, l'agriculture et l'eau sont devenus une hantise que Marrakech est venue consacrer, confirmer dans sa carrière.

L'itinéraire en question se prolonge dans le temps et dans l'espace. Soucieux, curieux, chevronné, El Faïz n'a cessé d'arpenter les sentiers allant du passé au présent et du présent au passé. C'était indispensable pour comprendre, et ce travail n'est pas facile, il est de longue haleine, il se nourrit de sources qui ne sont pas toujours faciles d'accès, pas aisées non plus à consulter et à faire parler. L'intelligence des économies et des sociétés oasiennes passait par là. Elle supposait aussi de s'attaquer à la question de l'eau de façon générale, et voilà la raison du va-et-vient de notre auteur qui a abouti à une synthèse des plus pédagogiques et des plus utiles sur l'eau, le titre à lui seul en dit long sur la thématique (*Les maîtres de l'eau. Histoire de l'hydraulique arabe* (Arles/Casablanca: Actes Sud/Eddif, 2005)). Il s'agit d'une grande synthèse sur les cultures de l'eau dans la civilisation arabo-musulmane qui met en exergue l'apport des hydrauliciens arabes dans la civilisation méditerranéenne. L'ouvrage comble une lacune dans

le cheminement de l'histoire de l'hydraulique méditerranéenne et met en lumière l'héritage d'une Ecole dont les œuvres ont continué, jusqu'au XIX^{ème} siècle, à nourrir l'imaginaire hydraulique des ingénieurs européens.

On voit ainsi quelle ambition a nourri sans discontinuer l'œuvre d'El Faïz. Il faut en parler ainsi pour rendre justice à cet auteur, à cet ami, à ce collègue trop tôt disparu. Son regard bienveillant et protecteur, disons fraternel, va manquer aux jardins de Marrakech, à cette ville dont il est devenu plus qu'un citoyen, un enfant. Les jardins sont devenus, à travers son intérêt premier pour l'agriculture et l'eau, un de ses thèmes favoris, relevant presque du registre sentimental et artistique. Et, à travers eux, il fait encore voyager le lecteur dans les jardins de l'Andalousie, de l'Espagne et du Portugal. Il est un auteur en quête du beau, de tout ce que le miracle de l'eau et le génie de l'homme ont imaginé dans ce sens. Et Marrakech, il faut le dire, lui a rendu justice, s'est prêtée à lui, a mis à sa disposition un terrain favorable, dont le chagrin n'est pas absent avec les prédations subies par la Palmeraie et pas seulement elles, telles les atteintes portées à la Menara.

Ce patrimoine porteur d'une mémoire, il y a été aussi sensible dans la culture immatérielle de la ville dont il est devenu quasiment un des porte-parole contre l'offense et la malversation culturelle matérielle et immatérielle. Même mort, El Faïz nous a gratifiés de livres qui vont durer, parce qu'ils sont des indicateurs de la richesse d'une ville, d'une civilisation.

Son travail a été salué par plusieurs prix récompensant son engagement et ses livres. Il a ainsi reçu le Prix des 5^{èmes} Rencontres Internationales Monaco et la Méditerranée (RIMM) pour son action en faveur de la sauvegarde des jardins et des systèmes de gestion traditionnels de l'eau, ainsi que pour son œuvre littéraire et son rôle en tant que chercheur. Il est de même Lauréat du Prix international des Civilisations de l'eau.

Mohammed Ennaji
Université Mohammed V de Rabat